

Notre Biennale 2020



GALERIE **N**ICOLAS **B**OURRIAUD

Notre Biennale 2020



GALERIE **N**ICOLAS **B**OURRIAUD

205, rue du Faubourg Saint-Honoré - 75008 Paris - Tél. : +33(0)1 42 61 31 47

1, quai Voltaire - 75007 Paris - Tél. : +33(0)1 42 33 66 72

gnb@galerienicolasbourriaud.com - www.galerienicolasbourriaud.com

LA GALERIE NICOLAS BOURRIAUD PRÉSENTE
DES ŒUVRES DIGNES DE LA BIENNALE DES ANTIQUAIRES, DANS SA SECONDE GALERIE
DU 1 QUAI VOLTAIRE A PARIS (VII^e).

Les derniers événements mondiaux ont eu raison de bon nombre de salons et foires en France comme à l'étranger, mais n'ont pas altéré le souhait de **Nicolas Bourriaud** et de son équipe de présenter aux amateurs de Sculpture et de Bronze XIX^e-XX^{ème} les œuvres qu'ils auraient exposées au sein de la Biennale Paris, si celle-ci avait eu lieu cette année.

Cet événement est l'occasion de fêter l'ouverture de la nouvelle et seconde galerie de **Nicolas Bourriaud**, située 1 quai Voltaire - Paris VII^{ème}. Quelle adresse rêvée, face au Musée du Louvre et à deux pas du Musée d'Orsay, pour exposer les œuvres des plus grands sculpteurs ! Dans un décor élégant et épuré, mêlant mobilier classique et contemporain, la scénographie s'attache à faire ressortir les œuvres et les détails et nuances de leurs patines.

Cette exposition est le résultat d'une sélection minutieuse d'une quarantaine de sculptures en bronze, céramique, marbre et pierre des plus grands artistes des XIX^e et XX^{èmes} siècles, réalisées de leur vivant.

Une formidable sculpture de **Rembrandt Bugatti**, « La petite panthère » (*page 14*), attend les spectateurs. Ce chef-d'œuvre a été réalisé à seulement 10 exemplaires par le célèbre fondeur **Adrien-Aurélien Hébrard**, sous l'œil avisé d'**Albino Palazzolo**. Cette pièce est rarissime.

Une autre pièce célèbre mérite tous les regards, le buste de **Jean-Baptiste Carpeaux**, « Le prince impérial » (*page 18*). Ce buste en marbre, réalisé du vivant de l'artiste dans son atelier de sculpture est une pièce emblématique du sculpteur. Représentant le fils unique de **Napoléon III**, il est d'une qualité formidable. Sa provenance est exceptionnelle.

Parmi les plus grands sculpteurs, **Pompon** est ici représenté par un exemplaire de son « Ours brun » (*page 40*). Cette pièce émouvante montre bien tout le talent de l'artiste : il arrive à transmettre une émotion et de la tendresse dans un matériau pourtant froid, le bronze. Passionné par le travail de la patine, l'artiste arrive à un rendu magnifique, plein de nuances, tant dans la couleur que dans la matière.



Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875), originaire de Valenciennes, fut grand prix de Rome en 1854 et pensionnaire de la Villa Médicis à Rome de 1856 à 1862. Il devint le protégé de Napoléon III, le portraitiste attitré de l'impératrice Eugénie et de la cour, ainsi que le premier sculpteur présent sur les grands chantiers du règne (Opéra Garnier, pavillon de Flore...)

Carpeaux réalisa l'édition de ses œuvres dès 1868, en l'atelier d'Auteuil. Ses bronzes portent le cachet à l'aigle Impérial et sont marqués : « propriété Carpeaux ».

Le sculpteur eut l'insigne honneur de se voir confier la création du portrait du prince impérial, en 1864.

Il créa deux modèles : l'un en pied où le jeune homme pose accompagné de son chien assis, l'autre est un buste ordonné par l'impératrice.

Un portrait en marbre de l'héritier du trône est inclus dans cette exposition (*page 18*). Il est en parfait état de conservation. Il provient de la collection du général Charles Auguste Frossart (1807-1875), un proche du couple impérial. Sa qualité est telle qu'elle permet de se faire une idée très favorable du talent de l'artiste.

Il s'agit d'un buste sur socle, en marbre blanc statuaire de Carrare. En tout, il mesure 63 cm de hauteur. Sur la base, de face, est inscrit en lettres majuscules dorées : « S.A. LE PRINCE IMPÉRIAL ». Sur le côté droit on lit, en majuscules dorées : « J.Bte CARPEAUX TUILERIES-PÂQUES 1865 ».

Le fait que le lettrage, en très gros caractères, soit souligné de dorure n'est pas anecdotique : il implique qu'il y eut intervention directe de Carpeaux, au moins dans le contrôle de l'élaboration et de la mise en place du sujet. La date indiquée tend à confirmer le fait : l'atelier Carpeaux n'était pas encore fonctionnel.

Ce qui se comprend si l'on regarde bien le buste.

Il existe deux méthodes de création d'une sculpture en marbre : la taille directe et la mise aux points.

La première est l'attaque directe du bloc de marbre, sans passer par un quelconque modèle ou état intermédiaire (Michel-Ange en fut le plus génial interprète).

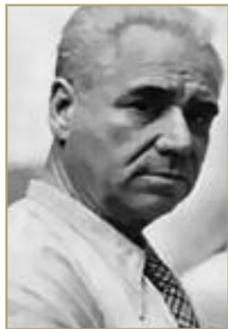
La mise aux points implique l'intervention de procédés mécaniques : jusque vers 1780, uniquement la méthode dite des trois compas ; puis par l'utilisation du pantographe appliqué au marbre, à la suite de son invention par Nicolas Gatteaux, horloger lyonnais, entre 1777 et 1782.

Ici nous avons affaire à un buste réalisé au pantographe et terminé à la main. La création au pantographe se remarque dans les cheveux : très volumineux, bien situés, ils sont reproduits par masses. Ces dernières montrent un rendu unifié caractéristique du pantographe, de même pour les lèvres de la bouche, pour la forme droite du nez et pour le marquage des paupières. Cou et haut du torse nu sont lisses : le travail y est purement mécanique.

En revanche les oreilles ont été retravaillées, individualisées et percées. Idem pour les narines qui furent percées, pour le menton, pour les fossettes créant le sourire et pour les pupilles des yeux.

Mais ce qui a la signification la plus explicite, c'est l'aspect franc, énergique, synthétique de cette réalisation.

Tous ces éléments réunis ont pour conséquence la certitude que la sculpture provient de l'atelier de l'artiste, où les praticiens dégrossissaient et mettaient en place le sujet. Les meilleurs d'entre eux devaient pouvoir le finir... Sous le regard vigilant du maître, rarement avec son intervention directe...



Alfred Janniot (1889-1969), élève de Bourdelle, eut une belle carrière : il prépare le prix de Rome dès 1909. Mobilisé en 1914 il revint indemne de la Grande Guerre, obtint le grand prix de Rome de sculpture en 1919, ex-æquo avec Raymond Delamarre. Ses réalisations sont considérables : à l'exposition des Arts Décoratifs en 1925 et deux grands bas-reliefs au palais de Tokyo pour l'exposition universelle de 1937. La fontaine de la place Masséna à Nice, le bas-relief de la Maison de la France du Rockefeller center de New-York. Son chef d'œuvre est le grand bas-relief de pierre de la façade du palais de la Porte Dorée conçu en 1931 pour l'exposition coloniale.

Sera montrée dans cette exposition son « Antilope » (page 30). C'est une épreuve en bronze à patine brune signée sur la terrasse. Elle porte la marque : « Fonderie des Artistes/Paris ». Ses dimensions sont exceptionnelles : 101 x 74 x 22 cm.

Dans une taille pareille, l'aspect décoratif est nécessairement, fortement accentué. Ce qui se voit dans la courbe du dos de l'animal, dans le rendu du cou et des pattes gracieuses. Lesquels, ainsi que la tête vue de trois-quarts, prouvent que l'antilope est aux aguets, prête à fuir : les prédateurs de toutes origines pullulent dans la savane africaine. Pour un herbivore, s'enfuir est l'unique solution de survie face à des lions ou autres carnivores.

Le rendu frémissant de la peau, donc de la peur induite, est ressenti comme une évidence par l'œil du spectateur. Mais, dans le même temps, la vision enregistre le charme décoratif des volumes constitutifs de la sculpture : ovale du corps, triangle formé par les pattes antérieures, ligne brisée constituée des pattes postérieures, point d'interrogation créé par : « la tête emmanchée d'un long cou ».

Ce sont ces deux aspects, volontairement voulus et obtenus par l'artiste, qui confèrent son attrait à l'œuvre. Ce qui signifie qu'il y a fusion des deux dans une harmonie parfaite et équilibrée. Le résultat est une réussite totale.



Albéric Collin (1888-1968), sculpteur animalier belge qui était lié avec Rembrandt Bugatti, fut formé à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers. C'est au jardin zoologique de cette ville qu'il trouvait son inspiration. Il le fréquenta sa vie durant.

Cette exposition propose un de ses jolis bronzes : « Guenon et son petit » (page 20), bronze à patine brune signé « Collin 1919 », de 31 cm de hauteur. Il porte la marque « Fonderie nationale des bronzes, ancienne firme J.Petermann Saint-Gilles Bruxelles ».

Le sujet est une guenon avec son petit blotti contre elle. Ils sont assis. On remarque, au sol, un jouet en forme de pantin sur lequel le jeune animal laisse traîner sa main gauche.

Celle de droite est posée sur le cou de la guenon.

Le rapport à l'humain est évident, direct et immédiatement compréhensible : l'artiste a voulu illustrer la comparaison de la douceur maternelle chez les singes et chez les hommes. Visiblement, il n'y a pas de différence : la chaleur humaine qui s'en dégage est identique. La tendresse qui en émane est d'une profondeur et d'une humanité qui font vibrer le ressenti du spectateur. La guenon est montrée les pattes jointes sur ses genoux, ce qui accentue son humanité.

Les effets obtenus sont saisissants : cette espèce si proche de la nôtre attire notre totale empathie. Les mimiques des deux animaux montrent une mobilité, une vivacité, qui étonnent.

C'est par ce genre de traitement du sujet que l'on voit qui était vraiment l'artiste : un sculpteur animalier ouvert, sensible à la nature.



Libero Andreotti (1878-1933), d'origine italienne, était sculpteur, illustrateur et céramiste. Après des déboires dans divers emplois, on le rencontre à Milan puis à Paris, comme sculpteur. Il rentrera en Toscane à la déclaration de guerre.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, il s'intéresse surtout aux sujets féminins, notamment cette étonnante « Femme au paon » (page 6). C'est un bronze à patine brun noir, signé « L. Andreotti », daté et situé « Paris 1910 », fonte de Claude Valsuani, portant le cachet « C.Valsuani cire perdue », d'une hauteur totale 95 cm.

La femme montre une dolichocéphalie accentuée par sa coiffure. Son profil grec saute aux yeux : le nez droit est dans le prolongement des arcades sourcilières. Le front est réduit. Les pupilles des

yeux sont fendues en amande, quasiment closes. Les joues et les pommettes sont hautes, tandis que la bouche laisse entrevoir les lèvres.

Tout le haut de son corps est nu : des petits seins, des bras très allongés portant des mains trop courtes, des fesses presque entièrement visibles. Le bas de son corps est recouvert d'une jupe striée. Le personnage marche : le pied gauche est bien en avant du droit. L'oiseau qui l'accompagne : un paon, lève la tête. Il la suit et n'a pas déployé sa queue.

Le sujet est connu en sculpture, mais cette interprétation est très particulière : elle oscille entre archaïsme (le visage) et maniérisme (le corps en marche, l'oiseau au plumage immense).

Le sculpteur ne cherche pas à rendre l'expression des sentiments. Il réalise un exercice de style au charme ensorcelant d'équilibre, d'harmonie et de mise en scène d'une figure féminine prenant possession de son espace environnant.

A cet égard, on peut rapprocher le profil de ce modèle de celui de la célèbre diva de la danse de l'époque : Ida Rubinstein (1885-1960). Ce que montrent les photographies.

Cette exposition, variée, présente des œuvres d'artistes très différents, dont la qualité est irréprochable et l'authenticité incontestable.

C'est la marque caractéristique de la **Galerie Nicolas Bourriaud**.

Jacques Tcharny

Sculpteur, illustrateur et céramiste italien, Libero Andreotti est né à Pescia en 1875. De 1907 à 1914 il vit à Paris où il est influencé par Bourdelle et Joseph Bernard. Il expose au Salon d'Automne en 1910 et 1911, à la galerie Bernheim-Jeune ainsi qu'au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Lors du déclenchement de la Première Guerre Mondiale, il retourne en Italie. Il s'installe à Florence où il est nommé professeur à l'institut National des Beaux-Arts. Il travaille sur des sculptures monumentales.

Libero Andreotti meurt à Florence en 1933.

Considéré par la critique moderne comme le plus grand sculpteur italien du début du XXe siècle, ses œuvres de sculpture et de peinture sont présentes dans des collections publiques et privées dans le monde entier. Le musée, par lequel la ville de Pescia en 1992 a voulu célébrer son illustre citoyen, présente une magnifique collection de modèles en plâtre, réalisés pour être ensuite traduits en œuvres en bronze et en marbre.

Femme au paon :

Des documents d'archives rapprochent cette sculpture de la « Femme au paon » de la danseuse Ida Rubinstein. Cette artiste s'est illustrée lors de la représentation de « Salomé » d'Oscar Wilde. Or, si les costumes de scène d'Ida Rubinstein ne présentent pas d'éléments de décoration se rapportant au paon ; il peut être cependant intéressant de faire un lien avec les illustrations du livre Salomé d'Oscar Wilde exécutées quelques années auparavant par son ami Aubrey Beardsley.

Les célèbres dessins de la « Robe paon » représentent Salomé longiligne avec un corps démesuré et une longue robe se terminant en queue de paon.

Libero Andreotti s'est probablement inspiré de Beardsley pour créer cette sculpture de « Femme au paon ».



Ida Rubinstein vers 1910



Libero Andreotti, Femme au paon 1911

Femme au paon

Bronze à patine brun noir, signé « L.Andreotti », daté et situé « Paris 1910 », fonte Claude Valsuani, porte le cachet du fondeur "C.Valsuani cire perdue"

95 x 29,5 x 62 cm

Circa 1910



Antoine-Louis Barye né à Paris en 1795 est l'un des plus hauts représentants de la figure animalière du XIX^e siècle. Grâce à son père orfèvre, il se familiarise très jeune au métal et débute, dès l'âge de 13 ans, comme apprenti chez le graveur Fourier puis chez l'orfèvre Bicunais où il apprend tous les travaux du métal depuis la fonte jusqu'à la ciselure. De cet apprentissage, il retient la précision de son trait et l'acuité de son dessin. Il continue ensuite dans l'atelier du sculpteur Bosio où il perfectionne sa technique. Élève en 1818 à l'École des Beaux-Arts, il se voit contraint par la nécessité (il est alors marié et père de famille) d'entrer chez Fauconnier, orfèvre respecté travaillant pour la Duchesse d'Angoulême. Pendant cette période, il perfectionne son art en particulier dans la ciselure et dans la technique de la patine et modèle déjà des petites figurines. Conjointement, il approfondit ses connaissances scientifiques et anatomiques des animaux, en étudiant des ouvrages zoologistes et en fréquentant assidûment le Jardin des Plantes. Il y rencontre alors régulièrement le peintre Delacroix dont il apprécie la compagnie. En 1831, il présente au Salon « Tigre dévorant un gavia », une œuvre en plâtre patiné imitant le travail du bronze. Deux ans plus tard, c'est son fameux « Lion au serpent » réalisé en plâtre puis en bronze pour le Salon de 1836 qui émeut les riches amateurs dont le Duc d'Orléans, fils du roi Louis Philippe. Pourtant peu apprécié des milieux officiels qui lui reprochent son traitement dramatique de l'animal, Barye reste un artiste singulier rompant avec la longue tradition de la sculpture occidentale et l'art académique qui ne voyait en l'animal qu'un accessoire, un motif décoratif ou au mieux une forme allégorique. De plus, l'édition en bronze de ses œuvres de petits formats assura son succès auprès d'un large public, malgré quelques difficultés. En 1839, il crée sa propre fonderie. Décédé en 1875, aujourd'hui nombre de ses œuvres prennent place dans les lieux publics français et au sein d'importantes collections muséales comme le Musée du Louvre à Paris ou encore des établissements provinciaux et étrangers (Bayonne, Bordeaux, Montpellier, Londres, New-York, Boston).

Guerrier Tartare arrêtant son cheval :

Exceptionnelle sculpture en bronze à patine brune richement nuancée, avec émaillage noir, vert et bleu, sur socle doré et émaillé bleu, le tout formant une pendule. Cet exemplaire a été fondu dans l'atelier Barye-Martin.

Un modèle similaire se trouve au Musée d'Orsay, c'est le seul autre exemplaire connu. Celle-ci a probablement été commandée par Emile Martin auprès de Barye. Elle a été livrée sur son socle byzantin, Le Roy et Fils Palais Royal à Paris ayant réalisé le mouvement de la pendule. L'émaillage à froid a très certainement été réalisé sur les conseils du sculpteur Charles Cordier.

Les nombreuses autres versions du même sujet ne comportent généralement pas l'important socle néo-renaissance, et gardent l'aspect plus familier du bronze patiné.



Guerrier Tartare arrêtant son cheval

Bronze à patine brune richement nuancée, avec émaillage noir, vert et bleu, sur socle doré et émaillé de bleu, le tout formant une pendule, fonte Atelier Barye-Martin, 50 x 44 x 26 cm
Circa 1850



L'artiste, né à Alger en 1898 dans une famille modeste d'origine italienne, commence la sculpture à l'âge de treize ans. Il suit des études d'architecture à l'École des Beaux-Arts d'Alger qui seront interrompues par la Première Guerre Mondiale. Bénéficiant d'une bourse, il poursuit ses études à Paris où il rencontre son maître, Charles Despiau. Plus tard, il devient l'élève de Jean Boucher, peintre académique qui lui enseigne l'étude poussée du dessin par l'observation directe. Sculpteur accompli, Paul Belmondo s'intéresse à toutes les facettes de la discipline, passant de la médaille aux monuments colossaux, tout en exposant régulièrement dans des salons. Puisant dans l'Antiquité et la Renaissance, son art se caractérise par un style épuré où respirent finesse et sensibilité. Comme beaucoup d'artistes de son temps, il aime étudier le corps féminin et s'inspire pour cela des œuvres de ses deux professeurs. Son atelier situé avenue Denfert-Rochereau accueillait soixante ans de création. Aujourd'hui, nous pouvons admirer une grande partie de ses œuvres au sein du Musée Paul Belmondo, créé à Boulogne-Billancourt, à l'instigation de son fils, le non moins célèbre Jean-Paul Belmondo sous la direction d'Emmanuel Bréon. Ayant reçu de nombreux prix, le sculpteur se démarque par son traitement à la fois minutieux et fougueux. Après la guerre, il devient professeur à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris et membre de l'Institut de France en 1960. Son œuvre sculptée s'inscrit dans le courant néoclassique par ses lignes pures et élégantes.

Buste de Suzanne Vandeville :

Ce buste est une variante du modèle en plâtre conservé au musée Paul Belmondo de Boulogne Billancourt.

Il provient de la vente de l'ancienne collection Fernand Lafarge.

(Directeur des maroquinerie Lafarge décédé en 2013 à Amiens, collectionneur de sculptures).



Buste de Suzanne Vandeville

Autographe en marbre en taille directe signé « Belmondo »

57 x 17,5 x 18,3 cm (avec socle)

Circa 1946



Né à Vienne (Isère), Joseph Bernard fait ses premiers pas dans la sculpture par le biais de son père, un modeste tailleur de pierre. Quittant les bancs scolaires à l'âge de douze ans, il travaille sur les chantiers de son père avec son frère Louis et acquiert ainsi une bonne connaissance du marbre et de la pierre. À l'âge de quinze ans, il reçoit une bourse pour étudier à l'École des Beaux-Arts de Lyon, dont il ressort avec un très bon niveau. Il intègre par la suite l'École des Beaux-Arts de Paris où il suit les cours du sculpteur académique Pierre-Jules Cavelier. Mais l'enseignement rigide du vieux maître ne correspond pas aux attentes du jeune artiste, qui s'absente de plus en plus de l'atelier, préférant le cours de sculpture pratique de Manigie. Bernard poursuit son travail par la réalisation d'une série de têtes masculines et féminines, aux traits synthétiques.

Porteuse d'eau ou jeune fille à la cruche :

Sujet que Joseph Bernard aimait particulièrement traiter, les nus féminins sont toujours représentés avec grâce et douceur ; les lignes sont lisses et simplifiées. Représentant cette jeune fille en marche, Joseph Bernard joue avec l'équilibre et contrebalance le poids de la cruche d'eau à droite avec le mouvement de la tête et du bras à l'opposé.

Une première version avec le bras gauche tendu est datée de 1905-1907. Notre version représente la jeune fille avec le bras gauche fléchi et proche du corps. 28 exemplaires sont tirés sur les 50 annoncés.

Le modèle d'1m84 a été réduit et a connu un grand succès.

Une version d'1m75 (avec le bras gauche tendu) se trouve au Musée d'Orsay.

La « Jeune fille à la cruche » est présentée aux Décorateurs de 1931, dans une réalisation de Lucien Rollin décorateur (magazine Mobilier et Décoration d'août 1931).



Mobilier et Décoration d'août 1931

Porteuse d'eau ou jeune fille à la cruche (1912-1914)

Bronze à patine brun nuancé, signé "J. Bernard", fonte de Claude Valsuani, porte le cachet du fondeur "C. Valsuani cire perdue", numéroté 16
64.5 x 30.8 x 14.3 cm
Circa 1915-1920



Rembrandt Bugatti était un sculpteur italien surtout connu pour ses sculptures en bronze d'animaux exotiques. Né le 16 octobre 1884 à Milan, en Italie, fils du célèbre designer Art Nouveau Carlo Bugatti, sa jeune vie est remplie de soutien artistique et d'influence. Il est encouragé par l'éminent sculpteur russe, le Prince Paolo Troubetzkoy à utiliser de la pâte à modeler pour ses sculptures. Bugatti a commencé à exposer à la galerie d'art locale Adrian Hébrard. Son travail a été façonné par le temps qu'il a passé à observer et à étudier les animaux dans les ménageries européennes, notamment le Jardin des Plantes à Paris et le Zoo d'Anvers en Belgique. Affligé par la dépression et les problèmes financiers, Bugatti a passé les dernières années de sa vie à faire du bénévolat au zoo d'Anvers pendant la Première Guerre Mondiale. Lorsque le zoo a commencé à tuer nombre des animaux dont il avait la charge en raison du manque de nourriture ; les mêmes animaux que l'artiste avait utilisés comme modèles et auxquels il était particulièrement attaché ; Bugatti s'est suicidé le 8 janvier 1916 à l'âge de 31 ans à Anvers.

Petite panthère :

Depuis toujours la panthère a stimulé l'imagination de l'Homme.

Bugatti visite tous les jours la Ménagerie du Jardin des Plantes pour aller retrouver les panthères qui sont « ses compagnes de vie et de travail ». Il se rapproche des soigneurs qui s'occupent des panthères et discute longuement avec eux dans un mélange d'italien et de français. Il est autorisé à se rendre auprès des félins en dehors des heures d'ouverture de la Ménagerie. Ces moments privilégiés d'observation et d'approche des animaux lui donnent une connaissance approfondie de leurs habitudes et comportements. Les animaux s'habituent à la présence du sculpteur.

Bugatti saisit l'énergie, le dynamisme et la puissance des félins et va retranscrire ces perceptions dans ses sculptures.



Petite panthère

Bronze à patine brun vert. Signé R. Bugatti. Fonte d'Hébrard réalisée par Albino Palazzolo. Porte le cachet « cire perdue A.A. Hébrard ». Numéroté 10
17,5 x 37,5 x 12,5 cm. Modèle 1909-1910
Circa avant 1928. Édition en bronze répertoriée à 10 épreuves numérotées.





Né à Valenciennes dans une famille modeste, Carpeaux déménage avec ses parents en 1838 à Paris. Il se passionne très tôt pour le dessin, l'architecture et le modelage à la Petite Ecole royale, gratuite, avant d'entrer dans l'atelier de François Rude et d'accéder ainsi à l'école des Beaux-Arts. Mettant plus de sept ans à être reçu au grand prix de sculpture en 1854, il part pour quatre ans à la Villa Médicis à Rome où il découvre les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, un de ses principaux modèles. De retour en France, il réalise un buste de la princesse Mathilde et se met à travailler pour la famille impériale. Il donne d'ailleurs des cours au fils unique de Napoléon III et d'Eugénie.

L'impératrice commande à l'artiste le portrait de son fils en buste et en pied sous les traits d'un petit garçon souriant avec son chien, Nero (Musée d'Orsay).

Connu pour ses bustes empreints de réalisme et de douceur candide, Carpeaux apparaît comme le parfait illustrateur de l'esprit romantique tant par l'étude de sa carrière que de ses œuvres. Son art, tranchant vivement du néo-classicisme, se caractérise par une étude importante du mouvement, du réalisme et un intérêt pour les scènes théâtrales où se mêlent esthétique et recherche de l'émotion. En effet, le sculpteur ne cessera d'incarner l'image d'un peintre souvent mal compris, tentant de transformer le quotidien, l'actualité en de nouveaux mythes mettant ainsi son art au service des sens et de la nature. Recevant de nombreuses commandes publiques, Carpeaux réalise le décor de la façade sud du Pavillon de Flore du Louvre, reconstruit par l'architecte Hector Lefuel. Il va le décorer des figures sensuelles et souriantes. En 1861, Charles Garnier à qui l'on vient de confier la réalisation du nouvel Opéra, lui commande un groupe de trois personnages inspirés de la danse pour la façade de l'édifice. Ignorant les conseils de l'architecte, Carpeaux dessine une joyeuse ronde de neuf danseuses, nues et pleines de vie. Véritable scandale, l'œuvre ne cessera de susciter des débats.

Il expose en 1863 au premier Salon de la société nationale des Beaux-Arts.

Répondant à de nombreuses commandes, l'artiste développe lui-même l'édition de ses œuvres pour le commerce. Il a recours à des fondeurs indépendants pour les bronzes mais à partir de 1868, il s'installe à Auteuil où il crée un atelier.

Les dernières années de sa vie sont difficiles. La guerre et la défaite de 1870 tarissent les commandes. À la même époque, Carpeaux développe, à l'égard de sa femme, une jalousie malade qui conduit à la séparation du couple en 1874. Atteint d'un cancer, Carpeaux meurt le 12 octobre 1875 à Courbevoie.

Buste du Prince Impérial :

En 1864, Jean-Baptiste Carpeaux donne des leçons de dessin et de modelage au prince Louis-Napoléon Bonaparte (1856-1879), fils unique de Napoléon et d'Eugénie de Montijo. L'artiste réalise le portrait du jeune héritier à la demande de l'impératrice : un buste et un portrait en pied du prince avec son chien. Objet de propagande, cette effigie connaît un succès considérable.

Ce buste provient de l'ancienne collection du Général Charles Auguste Frossard (1807-1875), aide de camp de Napoléon III et proche de la famille impériale.



Prince impérial

Buste en marbre blanc de Carrare. Inscrit « S.A. Le Prince Impérial »
« J.Bte Carpeaux Tuilerie-Pâques 1865 ». (Tuileries sans « s » inscrit sur le marbre)
H 63 cm
Circa 1865



De nationalité belge, Albéric Collin étudie à l'académie royale des Beaux-arts d'Anvers. Abordant la sculpture par la figure humaine, sa rencontre avec Rembrandt Bugatti est déterminante pour sa carrière.

L'influence de son maître est perceptible dans ses oeuvres animalières. La recherche de formes épurées et la mise en valeur du caractère de l'animal sont l'objet de ses recherches.

Il est récompensé en 1921 de la médaille d'or au Salon des indépendants. De 1922 à 1927, Albéric Collin participe au Salon des Artistes français en exposant uniquement ses sculptures animalières. Il reçoit une médaille de bronze en 1922.

L'artiste réalise une sculpture monumentale en béton d'un « Eléphant monté par des africains » à l'occasion de l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1935.

Guenon et son petit :

A l'instar de son maître Rembrandt Bugatti, Albéric Collin évite les scènes sanglantes animalières et s'attache tout particulièrement à représenter la survie et l'instinct. L'artiste sculpte de nombreux groupes figurant des animaux et leurs petits. Souci du détail, douceur et délicatesse émanent de cette « Guenon et son petit ».



Guenon et son petit

Bronze à patine brune signé « Collin 1919 » Fonte au sable,
« Fonderie nationale des bronzes, ancienne firme J.Petermann Saint-Gilles Bruxelles ».
31 x 25 x 23 cm
Circa 1920



Né dans une famille d'artisans gantiers, Aimé-Jules Dalou est élevé dans une famille protestante proche des mouvements républicains. Déjà enfant, il montre un certain don pour le modelage et le dessin, ce qui lui vaut l'attention de Jean-Baptiste Carpeaux. Ce dernier le fait entrer en 1852 à la Petite Ecole, future École nationale supérieure des arts décoratifs où il suit les cours d'Horace Lecoq de Boisbaudran. Il est admis deux ans plus tard à l'École des Beaux-Arts de Paris où il étudie la peinture dans l'atelier d'Abel de Pujol et la sculpture avec Francisque Duret. Travaillant pour des ornementistes, il rencontre Auguste Rodin qui deviendra l'un de ses plus proches amis. La capitale est alors en pleine mutation et c'est dans ce contexte de révolution industrielle que Dalou se forge une expérience en travaillant dans les grands chantiers de la capitale aussi bien dans l'architecture que la décoration d'immeubles sur les grandes avenues parisiennes. Toutefois, les institutions officielles n'apprécient pas son art jugé trop trivial et refusent catégoriquement chaque envoi pour le Prix de Rome. Homme engagé, on le retrouve aux côtés de Gustave Courbet que l'on vient d'élire à la Fédération des Artistes de la Commune de Paris. Dalou est nommé administrateur provisoire adjoint au musée du Louvre avec pour mission de protéger les collections du vandalisme. Menacé aux lendemains de la Semaine sanglante, il est contraint à l'exil.

À Londres, il réalise une série de statuette en terre cuite inspirée des sujets intimistes (« Liseuse », « Berceuse ») et des portraits de l'aristocratie anglaise. Employé comme professeur de modelage à la National Art Training School, son influence sera déterminante auprès des sculpteurs britanniques de la génération suivante. Après de nombreuses batailles politiques, il est amnistié sous la présidence de Jules Grévy.

Baigneuse avant le bain :

Sculpture évocatrice du goût bourgeois, Dalou exploite l'un des thèmes artistiques les plus populaires depuis la Grèce antique jusqu'au XXe siècle : le bain. En effet, depuis l'Aphrodite de Cnide de Praxitèle, la représentation de la femme nue sortant de l'eau connaît un intérêt tout particulier tant dans l'exigence de la représentation anatomique que du rapport moral qui l'accompagne. Au Moyen-âge, la représentation du nu dans le contexte des bains à finalité hygiénique sert souvent à illustrer des textes scientifiques, bien que le Gothique international, avec l'image de la Fontaine de Jouvence, offre des représentations en plein air, prétexte à des nus sensuels sous couvert d'allégorie. Enfin c'est la Renaissance et l'âge baroque qui offrent avec les personnages bibliques (Suzanne, Esther, Bethsabée) de nouveaux canons pour la représentation de la femme au bain. Le thème des femmes au bain passionna Ingres mais aussi Courbet. Lorsque Dalou est contraint à l'exil en Angleterre, en raison de ses opinions révolutionnaires, il commence à modeler des scènes d'intimité et surtout à réétudier les grands exemples d'Allegrain et de Falconet au XVIIIe siècle, avec des baigneuses de plus en plus naturalistes. De plus, la découverte des tableaux flamands le conduit à admirer des œuvres où les peintures d'histoire comme les scènes de genre suscitent l'admiration. Ces dernières l'amènent à repenser les formes du corps féminin et à rendre les lignes plus souples dans un esprit naturaliste. L'artiste répond au goût de la clientèle privée, avide de « néo-Renaissance » ou de « néo-Louis XV ». Dalou est fasciné par la nudité féminine comme le prouve le nombre de modèles retravaillés représentant les femmes à des moments variés comme avant et après le bain, s'essuyant, enlevant leurs bas. La femme possède un corps imparfait, rupture volontaire avec les canons académiques. Profondément humaine, elle rappelle les « Baigneuses » de Courbet (1853) avec ses formes généreuses. Ici, comme dans l'œuvre de Courbet, le spectateur intervient dans un moment d'intimité, mais la jeune femme ne se cache pas bien au contraire, esquissant un léger sourire elle semble parfaitement avisée d'une présence observatrice. La baigneuse, posée sur un rocher, se cache d'éventuels regards indiscrets, les bras autour de sa poitrine. Son air gracieux confère à l'œuvre une atmosphère paisible et fait de la jeune fille l'incarnation même de la grâce.



Baigneuse avant le bain

Bronze à patine brun nuancé, signé DALOU, Fonte Hébrard, numéroté (1)
 porte le cachet du fondeur « AA..Hébrard cire perdue »
 57 x 35 x 34 cm
 Circa 1910



Christophe Fratin est le fils d'un taxidermiste qui lui apprend l'anatomie animale. Originaire de Metz où il suit des cours à l'école gratuite de dessin, il s'installe ensuite à Paris.

Il étudie le dessin et la sculpture dans l'atelier du peintre romantique Théodore Géricault.

Considéré comme un des plus grands sculpteurs animaliers, il fait une brillante carrière à Paris, participant régulièrement au Salon de 1831 jusqu'à sa mort.

En 1831, alors que Barye expose au Salon son célèbre « Tigre au gavia », Fratin présente des modèles en cire dont un pur-sang anglais.

Il a une prédilection pour les sujets équestres mais exécute aussi beaucoup de sculptures animalières de petite taille avec de nombreux sujets anthropomorphes. Ces derniers, mettant en scène plus particulièrement des ours et des singes, ne seront jamais exposés au Salon et sont un véritable divertissement pour le sculpteur.

Il reçoit de nombreux prix en France et ses œuvres ont beaucoup de succès à l'étranger.

Lion terrassant un buffle, modèle en terre cuite :

Les fauves occupent une place importante dans l'œuvre de Fratin. Des groupes romantiques mettent en scène des combats où la violence n'est qu'apparente. Cette sorte de « comédie animale » est une récréation pour le sculpteur, tout comme le travail de ses sujets anthropomorphes. Fratin varie les postures et les associations d'animaux. Il joue sur la torsion des corps des animaux et sur la précision des détails anatomiques pour donner plus de puissance au réalisme de ses combats.

Ce modèle est à rapprocher de l'exemplaire répertorié dans le catalogue des terres cuites inédites et bronzes de Fratin (Editions 1859).



Lion terrassant un buffle

Sculpture en terre cuite originale, estampillée "FRATIN"
31,5 x 37 x 18 cm
Circa 1850



Né à Vendôme en 1878, Roger Godchaux se présente comme un artiste multiple, dessinant et sculptant à volonté les objets qui l'entourent. Elève de Jules Adler et Jean-Léon Gérôme, il consacre des thèmes différents à la peinture et la sculpture, préférant chez cette dernière l'étude du bestiaire animalier. Son père, antiquaire de métier, lui transmet un goût pour la décoration et les objets d'appartement. Arrivé à Paris, il réussit en 1894 avec brio le concours d'entrée pour l'Ecole des Beaux-Arts, où en grand admirateur de Barye, il s'oriente vers la sculpture animalière. De ce dernier, il achètera d'ailleurs un grand nombre d'œuvres issues de l'atelier. En 1896, il entre à l'Académie Julian avant d'exposer quelques années plus tard ses premiers travaux avec une prédominance pour les fauves et les éléphants. Réformé en 1914, il est affecté aux bureaux du ministère de la Guerre et met ses talents de dessinateurs au service de la propagande pour les Alliés. Après plusieurs expositions, il se démarque avec une sculpture en bronze d'un éléphant, exposée au Salon des Artistes Animaliers en février 1928. L'œuvre achetée par l'Etat lui offre la possibilité de se faire connaître sur la scène internationale. Ami de Gaston Suisse et Henri Vallette avec qui il travaille régulièrement au Jardin des Plantes, il signe en 1937 un contrat avec la Manufacture de Sèvres pour l'édition de terres cuites. Contraint de porter l'étoile jaune, il vit une période trouble pendant les années de guerre avant de retrouver une stabilité après 1946 en occupant un atelier 3 rue de Vercingétorix à Paris. Bien qu'il effectue quelques œuvres en taille directe, il a une préférence pour le modelage de la terre, ce procédé lui permet notamment de mieux travailler les surfaces (stries obliques, lissage). Proche de Paul Jouve, son travail se démarque par des textures apparentes afin de rendre la peau des animaux vivante, tactile. Godchaux aime jouer avec les attitudes et confère à ses félins une aura unique. Animés par un léger mouvement, ils sont traités avec une force et une sensibilité nouvelle. Ses œuvres destinées à la vente sont fondues en bronze généralement par Susse ou Valsuani et sont pour la plupart de petits formats.

Eléphant au tigre :

Après les félins, les éléphants occupent une place particulière dans l'œuvre de Godchaux. L'artiste s'inspire des éléphants d'Asie, vraisemblablement observés dans les cirques. Il les dessine minutieusement.

Les attitudes de ces éléphants sculptés ou dessinés sont toutes différentes. L'artiste se distingue particulièrement dans son travail sur le portrait de ces pachydermes lié à une observation patiente des animaux. Roger Godchaux s'inspire de la littérature et notamment de Rudyard Kipling pour élaborer des groupes en ronde-bosse tels que notre « Eléphant au tigre » ou les « Toomaï des éléphants » et « Retour de chasse ».

Une épreuve en bronze a été exposée à Paris au Salon de 1953.

Le plâtre original (Collection particulière) a été exposé à Vernon en 1993.



Eléphant au tigre

Bronze à patine brune. Signé « Roger Godchaux » Fonte Susse. Porte le cachet du fondeur « Susse Fres éditeurs Paris » Dédicace « Fondu spécialement pour Mr Belloy ».
25 x 41 x 21 cm
Circa 1930



Peintre, graveur, sculpteur et illustrateur, Georges-Lucien Guyot naît à Paris en 1885 et fait preuve dès son plus jeune âge de capacités artistiques flagrantes. Issu d'une famille modeste, il abandonne l'idée de poursuivre des études d'art et fait son apprentissage auprès d'un sculpteur sur bois où il reproduit des œuvres anciennes. Elève assidu, il montre un intérêt certain pour l'étude de la nature. Ce goût le conduit à étudier les diverses espèces végétales et animales du Jardin des Plantes et notamment les fauves. Très vite, il se démarque par un intérêt accru pour l'animal au détriment de la figure humaine, préférant analyser et retranscrire les attitudes et les expressions de ces êtres majestueux. Les animaux sauvages deviennent ses sujets de prédilection bien qu'il réalise pour certains commanditaires des chiens et des chevaux.

Intégrant l'Ecole des Beaux-Arts de Rouen, il participe aux plus importantes expositions parisiennes dont le Salon des Artistes Français et des Indépendants, desquels il repart récompensé. Figure familière de Montmartre, il y installe son atelier et devient l'hôte du Bateau-Lavoir en pleine ère cubiste. En 1931, il rejoint le Groupe des Douze créé par Pompon et Poupelet qui rassemble des sculpteurs comme Jouve ou Artus. Grand connaisseur de l'anatomie animale et des comportements sauvages, Guyot retranscrit avec vigueur et vérité ses sujets. Devenu maire de la commune de Neuville-sur-Oise à la Libération, il faut attendre 1970 pour voir sa première exposition personnelle. Il est également l'auteur du groupe en bronze doré « Chevaux et chien » du grand bassin du Palais de Chaillot, réalisé pour l'Exposition de 1937 et grâce auquel il obtient une renommée internationale.

Conciliant observation naturaliste et sens du pittoresque, Guyot se montre perfectionniste et n'hésite pas à reprendre plusieurs fois ses esquisses et ses œuvres sculptées. Fervent admirateur des anciens, il possède une collection d'épreuves variées et notamment de dessins qu'il réunit dans son atelier. L'ours devient un motif récurrent de son répertoire depuis le « Grand Ours » acquis par le zoo de Vincennes et aujourd'hui visible au Jardin des Plantes.

La caresse :

Les félins figurent en bonne place dans l'œuvre de Guyot. Le modèle de « La caresse » est créé vers 1925. Intrigué par les réactions de cette espèce, il se plaît à la mettre en scène dans diverses positions tout en respectant son envergure naturelle. L'artiste représente un moment de douceur entre les félins. L'élégance des lignes, les membres sculptés avec simplicité mais vigueur rappellent l'influence de Pompon bien que Guyot aime animer la matière, évitant les surfaces trop lisses.



La Cresse

Bronze à patine brun noir. Signé "G. Guyot", fonte Susse, inscrit "Susse Frs Edts Paris", "cire perdue" et porte la pastille du fondeur ainsi que la mention "Bronze".
36,5 x 41 x 24,5 cm
Circa 1935



Formé à l'école des Beaux-Arts de Paris, il devient l'élève d'Injalbert. Il est considéré comme le seul véritable disciple de Bourdelle, reconnu et encouragé par le célèbre sculpteur. Il se lance dans la sculpture monumentale et devient dans les années 20 une tête de file de la sculpture figurative et décorative.

En 1919, Janniot obtient le Grand Prix de Rome.

L'œuvre majeure de Janniot est sans doute l'immense fresque de pierre qui orne la façade de l'ancien musée des colonies, aujourd'hui Musée des arts africains et océaniques.

Il décore aussi la façade sud du musée d'art Moderne à Paris, la maison de la France au Rockefeller Center de New York. Il participe également à la décoration des paquebots « Normandie » et « Ile de France » dans le style Art Déco.

Il crée de nombreuses œuvres à caractère animalier : biche, oiseau, cheval...

Ses œuvres ont été éditées en bronze et il a également travaillé avec la manufacture de Sèvres.

Antilope :

Le modèle de cette « Antilope » créé vers 1929-1930, fut réalisé en 70 cm de haut pour l'école maternelle Jean-Jaurès, à Bouscat, près de Bordeaux, sur une commande du maire de l'époque Monsieur Cayrel.

Ce second tirage plus grand (1 mètre) que nous présentons, fut offert par le sculpteur à un ami architecte avec qui il travailla à diverses reprises, il est depuis resté dans la famille.



Antilope

Rare bronze à patine brun nuancé, signée sur la terrasse « ALFRED JANNIOT »
 Porte la marque du fondeur : Fonderie des Artistes/Paris
 101 x 74 x 22 cm
 Circa 1930



Wilhelm Krieger est né sur l'île de Norderney en mer du Nord. Il passe la majeure partie de sa vie à Munich et dans la ville voisine de Herrsching am Ammersee.

Fils du peintre Eduard Theodor Krieger, il est formé comme peintre d'ornement à Brême. Il part pour Munich en 1896 sans terminer son apprentissage. Il devient membre de la Vereinigte Werkstätten München, une association proche du mouvement des arts et métiers en Grande-Bretagne. En 1903, Krieger cofonde à Munich les sociétés Zierhut et Krieger, spécialisées dans la conception d'objets, de bijoux et d'argenterie.

À partir de 1901, Krieger apprend à sculpter et se familiarise avec la fonte du bronze et l'art de la patine. Très rapidement, il se tourne vers la sculpture animalière et les oiseaux en particulier. Hiboux, canards, choucas, coqs, faucons, buses, aigles remplissent son atelier de sculptures, à côté d'animaux domestiques comme les chats, les chiens, les cerfs et parfois les singes. Ses sculptures sont fondues en bronze, et produites en porcelaine et en grès par des sociétés reconnues telles que Hutschenreuther. Il a également travaillé le calcaire et le marbre.

En 1907, Krieger présente une sculpture de lapins lors d'une exposition organisée par la Sécession de Munich. Il expose à Berlin, Brême, Dresde, Düsseldorf et Londres.

Les sculptures de Krieger se caractérisent par leurs formes pures et stylisées tout en conservant leur naturalisme.

Singe :

Passionné de sculpture animalière, Wilhelm Krieger peut s'éloigner des oiseaux, son sujet favori, pour traiter avec originalité et précision les autres animaux. Le réalisme et l'expressivité de ce singe sont les témoins des grandes qualités d'observation de l'artiste.



Singe

Bronze à patine brun noir, signé "Wilh.KRIEGER" Fonte au sable du vivant de l'artiste
12 cm (20 avec le socle) x 7 x 13,5cm
Circa 1930



Sculpteur animalier autodidacte, Marcel Lémard doit renoncer à ses études à cause d'une situation financière précaire. A 15 ans, il commence à travailler à la Poste et en 1914, il est mobilisé et grièvement blessé.

Réformé, il rentre à Paris et étudie l'anatomie et la paléontologie au Museum. Il se rend régulièrement au Jardin des Plantes et croise les célèbres animaliers de l'époque, notamment Pompon.

Après la peinture et le dessin, il commence à modeler et s'oriente vers un travail stylisé.

Marcel Lémard participe aux grands salons parisiens et intègre vers 1930 le Groupe des Douze.

Ce groupe créé par François Pompon et Jane Poupelet rassemble des artistes animaliers tels que Paul Jouve, Charles Artus, Georges Lucien Guyot, Georges Hilbert.

Il participe aux expositions du groupe en 1932 et 1933.

Travaillant différents matériaux tels que bronze, pierre, plâtre, terre cuite et bois, il a fait don de nombreuses œuvres à l'Etat.

Marcel Lémard se suicide en 1941.

Ours couché :

Passionné par les animaux, Marcel Lémard travaille sur un bestiaire animalier d'une grande variété. Il cherche à se démarquer de François Pompon en allant observer les animaux au Zoo de Vincennes qui ouvre un an après la mort du « maître ». La critique est particulièrement dure à l'égard des jeunes suiveurs de Pompon « Les jeunes sculpteurs qui suivent le vieil artiste et pataugent derrière lui sans le dépasser ni même l'atteindre ».

La force de Lémard est d'avoir pu renouveler ce bestiaire en développant un travail plastique nouveau. La facture lisse de François Pompon contraste avec le travail par facettes et rupture de plans de Lémard.

Deux modèles d'« Ours couché » en bronze se trouvent au Musée de Roubaix.

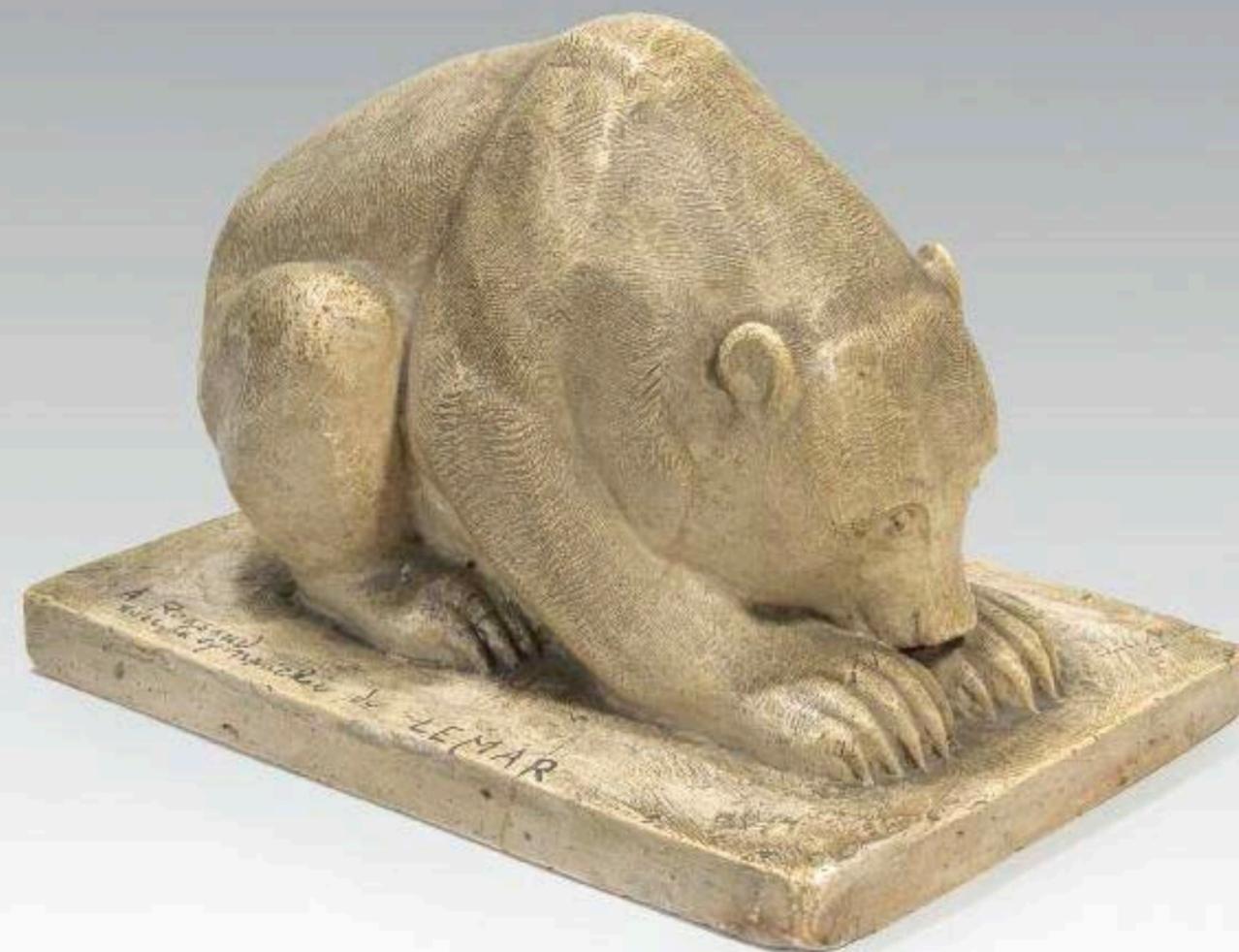


Ours couché

Plâtre original, signé « Lémard » Dédicace « A Ronsaud avec la sympathie de LEMAR »

12,5 x 12 x 18 cm

Circa 1930



Les artistes français Jean et Joël Martel sont nés à Mollin en Vendée en 1896 et décédés à Paris en 1966. S'ils sont décorateurs, ces frères jumeaux sont principalement connus pour leurs sculptures, alternant les matériaux : le bronze, la terre cuite, le bois et la pierre. Ils signent leurs œuvres « J. Martel », afin que personne ne puisse déterminer qui de l'un ou de l'autre a réalisé la figure. Formés à l'École des Arts Décoratifs de Paris, ils ont produit un grand nombre d'œuvres parmi lesquelles des monuments, bustes, statues et des médailles. Ils se sont tout particulièrement intéressés aux représentations animales. Artistes de figures, ils ont également participé aux mouvements d'avant-garde de leur temps, comme le Constructivisme et le Néo-Plasticisme. Le critique d'art Waldemar-George dit à leur sujet : « Si le cubisme est leur point de départ, ils révèlent ses racines ». Ils sont également influencés par les lois du nombre d'or, l'art africain et le folklore vendéen. Leur histoire se termine de manière tragique, puisque ces deux frères décèdent à six mois d'intervalle à Paris en 1966 : Joël d'une maladie, puis Jean d'un accident de voiture.

Belette attaquant :

L'animal est représenté en position d'attaque, prêt à frapper avec ses crocs.

La stylisation de la belette dont la forme combine lignes anguleuses et arrondies, s'inscrit dans le mouvement Art Déco.

Ce modèle est connu en bois, bronze et céramique.

Un autre modèle de « Belette à l'arrêt » a été créé par les frères Martel. Cette variante a été déclinée en différentes tailles et matériaux (bois, bronze, lakarmé, céramique et pierre).



Belette attaquant

Sculpture en taille directe en bois, signé « J.MARTEL ». Inscrit « Made in France »
 « Editions SAS Paris » Numéroté 4B. 15,9 x 21,1 x 12,6 cm
 Ancienne collection de la famille de l'artiste.
 Circa 1925



Originnaire d'Ukraine, la famille de Chana Orloff fuit les pogroms et s'installe en Palestine en 1905. La jeune fille vient s'installer à Paris en 1910 et réussit brillamment l'année suivante le concours d'entrée à l'École des arts décoratifs. Elle travaille en parallèle à l'académie russe en pratiquant la gravure puis la sculpture sur bois et commence à exposer à partir de 1913 dans les principaux salons parisiens. Rencontrant les peintres et poètes de Montparnasse, elle se lie avec Modigliani dont elle subira l'influence. Ses œuvres sont exposées à la galerie Bernheim-Jeune aux côtés de Matisse, Rouault, Van Dongen.

Elle illustre « Les Réflexions poétiques », ouvrage de son mari, le poète Ary Justman. Celui-ci meurt en 1918 de la grippe espagnole, la laissant seule avec un enfant.

Elle devient la portraitiste de l'élite parisienne et expose à Paris, aux Etats-Unis, Amsterdam, Londres, Tel Aviv, etc

Chana Orloff obtient la nationalité française en 1925.

Poursuivie par les allemands en 1942 en raison de ses origines juives, elle doit se réfugier en Suisse. Lors de son retour à Paris après la guerre, son atelier a été dévasté par les nazis.

Elle continue à exposer régulièrement en France et à l'étranger et répond à des commandes publiques, notamment en Israël.

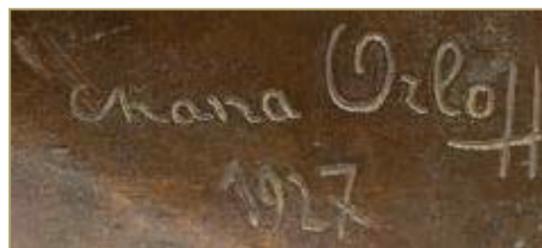
Elle meurt à Tel Aviv en 1968, où elle était venue pour l'inauguration d'une exposition rétrospective.

Femme, enfant et animaux sont ses sujets favoris. Elle développe un bestiaire varié aux lignes stylisées.

Nu assis dans un fauteuil :

Chana Orloff débarrasse l'individu de ce tout qui n'est pas nécessaire. Le bloc quasiment cubiste de l'assise du fauteuil contraste avec les lignes lisses et tout en rondeur du corps de la femme. Ce modèle a également été taillé en marbre et en pierre.

Cette sculpture provient de la collection de Jean Paulhan, critique littéraire, écrivain et éditeur.



Nu assis dans un fauteuil

Bronze à patine brun clair, signé « Chana ORLOFF 1927 ». Fonte d'Alexis Rudier du vivant de l'artiste, porte la marque du fondeur « Alexis Rudier fondeur Paris »

H 41 cm
Circa 1930



Sculpteur et médailleur français, François Pompon naît le 9 mai 1855 à Saulieu au sein d'une famille d'artisans. Son père, Alban, est compagnon du devoir menuisier-ébéniste. C'est justement comme apprenti que le jeune Pompon commence son apprentissage avant de recevoir une bourse de cinquante francs et de partir pour l'École des Beaux-Arts de Dijon. Là-bas, il devient apprenti tailleur de pierre chez un marbrier. En même temps, il suit les cours du soir en architecture et en gravure avec Célestin Nanteuil, puis en sculpture dans l'atelier de l'artiste dijonnais François Dameron.

Il poursuit ses études à l'École des Arts Décoratifs auprès des sculpteurs Aimé Millet et Joseph-Michel Caillé. Il fait alors une rencontre décisive, celle du sculpteur animalier Pierre-Louis Rouillard avec lequel il découvre la ménagerie du Jardin des Plantes et l'étude anatomique. Son activité commence réellement au Salon de peinture et de sculpture de 1879 où il se fait repérer et embaucher comme ornemaniste sur le chantier de reconstruction de l'hôtel de ville de Paris. Toutefois, c'est son emploi à long terme auprès de Charles-René Paul de Saint-Marceaux qui lui fournit les moyens de poursuivre sa carrière de sculpteur animalier. En 1890, il entre dans l'atelier de Rodin comme praticien au dépôt des marbres, puis comme directeur d'atelier trois ans plus tard.

Admirateur de l'art d'Extrême-Orient et marqué par le japonisme en vogue, il aime admirer l'art antique égyptien exposé au musée du Louvre. En 1905, en voyant la place des animaux dans les expositions universelles et en découvrant les bronzes animaliers orientaux rapportés à Paris par Cernuschi, il fait le choix définitif de ne travailler que les animaux.

Pendant la guerre, après la disparition de la plupart des espèces du Jardin des Plantes, il cesse son activité et exerce des petits métiers pour subvenir à ses besoins. Après la guerre, son activité reprend avec le Salon d'Automne de 1922 et l'exposition d'un impressionnant « Ours polaire » en plâtre. Sa capacité à contenir le caractère essentiel des créatures sous une forme lisse et abrégée est remarquable. La simplification du modèle par l'abandon de tous les artifices et détails superflus affirme une nouvelle ère sculpturale. La modernité de son esthétique lui vaut pourtant une célébrité quelque peu tardive, mais qui aujourd'hui marque un tournant.

Pompon figure aujourd'hui comme l'un des sculpteurs français les plus importants de son temps, ses œuvres abondent dans les musées français et étrangers. Il fait appel à plusieurs fondeurs différents. Le rôle d'Hébrard est prédominant. Selon les archives d'Hébrard, 226 bronzes numérotés sont édités entre 1907 et 1934. Claude Valsuani travaille avec Pompon à partir de 1922. Ces fondeurs lui laissent une grande liberté pour reprendre en ciselure et en patine ses propres pièces. Il aimait faire des reflets ardoisés sur ses patines, et des patines mouchetées. C'est pourquoi il tenait à ce qu'il n'y ait aucune fonte posthume.

Pendant des années, Pompon est l'un des praticiens les plus recherchés de Paris, taillant le marbre pour Auguste Rodin et pour Camille Claudel. Mais à partir de 1905, par réaction à l'expressionnisme rodinien, Pompon abandonne la figure humaine au profit des animaux qu'il observe au Jardin des Plantes : l'« Ours blanc » est le plus bel aboutissement de cette veine et c'est lors de sa présentation au Salon d'Automne, en 1922, que l'artiste obtient tardivement son premier succès public, à l'âge de 67 ans. Éliminant l'accessoire et le détail, il abandonne tout rendu réaliste pour s'attacher à "l'essence même de l'animal". Cette économie de moyen donne à l'œuvre une présence qui trouve sa véritable force dans l'échelle monumentale. Loin de l'anecdote, elle révèle la recherche d'une intemporalité, d'une permanence : sous les dehors silencieux des formes pleines, l'univers de la sculpture lisse devient le lieu d'éclosion d'une aspiration à la forme universelle. "Je conserve un grand nombre de détails destinés à disparaître, disait Pompon. Je fais l'animal avec presque tous ses falbalas. Et puis petit à petit, j'élimine...". Colette était frappée par les pattes "épaisses et muettes" de ses animaux.

Les sculptures de Pompon se caractérisent par une appréhension intuitive, des formes aux contours arrondis, un refus de la géométrie, un goût pour les matériaux traditionnels. "J'aime la sculpture sans trou ni ombre" disait-il, privilégiant les pierres claires, sans obstacle à la coulée du jour sur les volumes.

Rodin lui avait appris la maîtrise des profils, le rendu du mouvement agglomérant plusieurs gestes pour en concentrer la puissance. Pompon entre ainsi dans une tradition classique de la sculpture que l'on peut suivre d'Aristide Maillol à Constantin Brancusi. Dans le panorama de la sculpture entre 1900 et 1914, il sut trouver une alternative à la déconstruction cubiste.

Ours brun :

Ce petit modèle d'« Ours brun » ou « Ours à miel » est tout en rondeur et délicatesse. La fonte de notre exemplaire a certainement été réalisée par François Pompon lui-même. Il faisait partie de la collection de l'écrivain Edmond Constans. (Romancier, dramaturge, distributeur de films cinématographiques. - Auteur de romans policiers ou d'espionnage sous le pseudonyme "Edgar Cross"). Un petit « Ours brun » a été exposé au Salon d'Automne de 1922 au Grand Palais. Un exemplaire se trouve au Petit Palais.



Ours brun

Bronze à patine brun clair signé « Pompon » à la pointe sous la patte avant droite.

Fonte au sable du vivant de l'artiste sans numéro ni marque de fondeur.

10 x 15 x 7 cm

Circa 1918-1926



Sculpteur français spécialisé dans la représentation d'animaux, Maurice Prost est né en 1894 à Pau. S'il est devenu un artiste animalier talentueux, il a d'abord été ciseleur en joaillerie.

En décembre 1914, son avant-bras gauche est amputé, ce qui l'oblige à changer de métier. Il opte avec volonté et courage pour sa passion : la sculpture en taille directe. A force d'obstination, et à l'aide d'un burin pneumatique, il arrive à sculpter les pierres les plus dures et à réaliser des œuvres d'une grande finesse.

La plus grande partie de ses créations est réalisée de 1919 à 1945, alors que les artistes se passionnent pour l'exotisme. Tous les jours, Maurice Prost dessine au Jardin des Plantes de Paris les bêtes sauvages. Fasciné par l'observation des animaux vivants, il y réalise de superbes félins, qui dégagent à la fois force et souplesse. Artiste reconnu par le public, la critique et ses pairs, Maurice Prost a reçu au cours de sa carrière de nombreuses distinctions.

Décédé à Paris en 1967 des suites d'une longue maladie, il laisse une œuvre très diverse, qui illustre une des époques les plus riches du XXe siècle.

Lynx caracal patte levée :

Le modèle a été créé en 1936. La sculpture présentée à la galerie est la 1ère d'un tirage à 4 exemplaires.

Une épreuve en marbre de ce modèle de plus grande dimension a été présentée lors du Salon des Artistes Français en 1936.

Des épreuves en bronze ont été présentées au Salon d'Automne de 1944 et au Salon de la Samothrace de 1969.

Une version « patte non levée » en pierre de Prémieux a été exposée aux musées de Brunoy et Vernon en 2007/2008 lors de l'événement « Maurice Prost sculpteur et peintre animalier » ; l'exemplaire de 74 cm de haut est conservé au musée de Brunoy.



Lynx caracal, patte levée (Modèle 1936)

Bronze à patine noire signé M.Prost . Editée par l'artiste.
Porte le cachet monogramme de l'artiste aux cobras
numéroté 1 d'un tirage limité à 4 exemplaires. 47 x 13,5 x 20 cm
Circa 1940



François-Auguste-René Rodin (1840 - 1917) est né le 12 novembre 1840, à Paris, et mort à Meudon, (France) le 17 novembre 1917.

Tout jeune, Auguste Rodin impose sa vocation artistique à son père et entre à l'École impériale. Refusé aux Beaux-Arts, il devient maçon statuaire et fait de la mise au point, dégrossit les marbres, les pierres, réalise des ornements des bijoux chez un orfèvre (jusqu'à l'âge de cinquante ans, il connaît les ennuis de la pauvreté).

En 1864, Auguste Rodin rencontre Rose Beuret qui partagera sa vie jusqu'à sa mort, et dont il a un fils, Auguste. Après la guerre de 1870 il part en Belgique travailler pour Carrier-Belleuse, mais il supporte de plus en plus mal les contraintes. Après leur séparation, Rodin revient en France et présente au Salon "L'âge d'Airain". Le premier scandale éclate, il est accusé de surmoulage.

Les années 1880 marquent le début d'une production foisonnante où il exalte à la fois la volupté, la sensualité, la force, la douleur, la passion, ce sont : "Le saint -Jean-Baptiste", "La porte de l'Enfer", "Le baiser", "Victor Hugo", "Balzac", "Les Bourgeois de Calais".

Les années 1880 voient aussi sa rencontre avec Camille Claudel, tour à tour son élève, son modèle, sa maîtresse et sa muse. Leur rupture définitive a lieu vers 1893. A partir de 1890, Rodin connaît un succès international. Il dirige désormais trois ateliers. Il multiplie les conquêtes féminines, puis sous la coupe et l'influence de la duchesse de Choiseul, il parcourt le monde avec ses expositions : Cologne, Dresde, Prague, Londres, etc. Il se lie d'amitié avec des peintres comme Monet, Whistler, Legros, des danseuses : Isadora Duncan, Loïe Fuller, Hanako, un danseur : Nijinsky, des écrivains : Rilke, Zola, des sculpteurs qui ont parfois été ses élèves : Boucher, Desbois, Bourdelle, Pompon, Léon Drivier. Rodin meurt à Meudon le 17 novembre 1917.

Auguste Rodin a révolutionné la sculpture par sa grande liberté novatrice dans le traitement des formes. Capable de la reproduction la plus fidèle (Ex : "L'Age d'Airain"), il restitue une sensualité qui choque le public de l'époque (Ex : "Le Baiser"). On reconnaît souvent ses œuvres à une forme achevée qui reste prise dans un bloc partiellement dégrossi. Le résultat est un équilibre frappant qui n'est pas sans rappeler les sculptures de Michel-Ange.

L'Age d'Airain :

Petit modèle dit aussi « 2^e réduction ». Conçu en 1875-1877. Cette version est réduite en novembre 1904, la fonte date de novembre 1945. La réduction de « L'Age d'Airain » à la taille de 64cm aurait été faite à la demande de Rodin par Henri Le Bossé réducteur-agrandisseur à partir de novembre 1904 dans le but de faire don d'un exemplaire en bronze à Léon Bourgeois, 1^{er} délégué Français à la Conférence sur la Paix de La Haye. Ces réductions en bronze de « L'Age d'Airain » connaissent un grand succès. Au moins 23 exemplaires sont réalisés de 1907 à 1963.



Auguste Rodin prend pour modèle Auguste Neyt, jeune soldat de 22 ans.

Le plâtre est exposé au Cercle artistique de Bruxelles en janvier 1877, il suscite l'admiration mais n'a pas de titre et ne comporte aucun attribut qui permet d'identifier un sujet. Le visage aux traits fins, aux yeux mi-clos, porte une expression d'hésitation qui contraste avec le corps frémissant d'activité contenue. La statue est exposée au Salon à Paris sous le nom de « L'Âge d'Airain » où elle fait scandale.

Première œuvre importante de Rodin, cette figure montre déjà toute la maîtrise du sculpteur, son attention à la nature vivante dans l'attitude et le modelé.

La sculpture, dite aussi « L'Homme qui s'éveille » ou « Le Vaincu », évoque l'homme des premiers âges. Elle tenait à l'origine une lance dans la main gauche, comme le montre une photographie de Gaudenzio Marconi, mais Rodin choisit de la supprimer pour dégager le bras de tout attribut et donner au geste une ampleur nouvelle.

Accusé, lors de son exposition à Paris, de l'avoir moulée directement sur le modèle, Rodin doit prouver que la qualité du modelé de sa sculpture provient bien d'une étude approfondie des profils et non d'un moulage sur nature. Ses détracteurs finissent par reconnaître la bonne foi du sculpteur. Ce scandale attire cependant l'attention sur Rodin et lui vaut la commande de La Porte de l'Enfer en 1880.

L'Age d'Airain

Petit modèle dit aussi « 2^e réduction » Bronze à patine brun noir nuancé, signé « Rodin » sur la terrasse à droite avec la marque de fondeur « Alexis Rudier/Fondeur Paris » à l'arrière à droite et avec le cachet intérieur « A. Rodin », 64,6 x 24,2 x 18,8 cm.
 Conçu en 1875-1877, cette version réduite en novembre 1904, cette fonte en novembre 1945
 Provenance : Musée Rodin, Paris – Collection privée, France (acquis du ci-dessus) – Collection Souliman, France



Fils du fondateur de la firme chimique puis pharmaceutique Sandoz, Edouard-Marcel est né à Bâle (Suisse) le 21 mars 1881. Sculpteur des hommes et des animaux, son œuvre compte aujourd'hui près de 2000 pièces dont 200 modèles de porcelaine.

Autodidacte, il s'exprime aussi bien dans le bronze que la céramique, la taille directe ou encore la peinture. Formé à l'École des Beaux-Arts de Paris à partir de 1905, il suit les cours du sculpteur Antonin Mercié et du peintre Ferdinand Cormon.

Pendant la Première Guerre Mondiale, il cherche de nouveaux matériaux avec lesquels s'exprimer, c'est ainsi qu'il entre en relation avec Théodore et William Haviland, alors directeurs de l'une des plus importantes manufactures de Limoges. Dès 1921, il crée pour la compagnie des animaux en tout genre, destinés à orner des carafes et des services de thé. À la mort de son père en 1928, il hérite du domaine Le Denantouin qu'il transforme en atelier. Inspiré par l'Art nouveau et ses formes souples et harmonieuses, il se concentre par la suite sur l'étude de l'animal. Cette dominante l'amène à donner vie à la Société Française des Animaliers en 1933 et à présider pendant près de vingt ans la Fondation Taylor.

Présent dans les principales manifestations artistiques de son temps, il expose au pavillon de la Société des Artistes Décorateurs durant l'Exposition Universelle de 1947 à Paris. Membre de l'Académie de Paris, l'université de Lausanne lui décerne en 1959 un doctorat honoris en géologie et botanique.

Sandoz aime travailler le bronze et jouer sur les différentes patines. Il est également attiré par les autres matériaux et travaille une grande variété de pierres. Son œuvre se caractérise par l'utilisation de contrastes géométriques, une surface lisse et une patine influencée par le mouvement Art déco. Sa curiosité intellectuelle et sa rigueur technique en font un des sculpteurs les plus appréciés de son temps. L'étude soignée de ses modèles se ressent notamment par le traitement des nuances qui rend à chaque être sa singularité. Dans un style raffiné et précurseur,

Sandoz crée une œuvre unique, tant par le choix du sujet que son traitement. En effet, l'œuvre des « Deux perruches » charme le spectateur par un jeu subtil entre les attitudes des oiseaux et l'utilisation des veinures et couleurs de la pierre.

Deux perruches :

en taille directe sur pierre de Zermatt est une pièce unique. Cette sculpture a été exposée en 1956 au Cercle Volney lors de l'exposition « Harmonies dans la nature ».



Deux perruches (1927)

Pierre de Zermatt en taille directe, signé "Ed.M Sandoz" Pièce unique
23,8 x 10,2 x 9 cm
Circa 1927



La Galerie Nicolas Bourriaud tient à remercier pour leur contribution
Anne-Charlotte Desrousseaux, Fanny Baudoin, Eléonore Lefort, Sophie Bourriaud et Jacques Tcharny.

Les photographies contenues dans ce catalogue ont été réalisées par
François Benedetti, que nous remercions également.

Maquette, Photogravure et impression :
Blaisot sas - 95290 l'Isle-Adam
Août 2020

978-2-492369-00-1 - 20 € TTC

Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit, transcrit, incorporé dans aucun système de stockage ou recherche informatique,
ni transmis sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique, mécanique ou autre sans l'accord préalable écrit des détenteurs du copyright.



Sculptures XIX^e - XX^e siècles

Ouvert du mardi au samedi de 11h à 19h.

1 quai Voltaire - 75007 Paris

+33(0)1 42 33 66 72

+33(0)1 42 61 31 47

gnb@galeriesnicolasbourriaud.com
www.galeriesnicolasbourriaud.com